

JÓN SVENSSON

**NONNI**  
**IV**

**PART EN SUÈDE**

ADAPTATION  
DE  
MADELEINE PINARD DE LA BOULLAYE

PRÉFACE DE PAUL BOURGET  
*de l'académie française*

Nouvelle édition  
avec 5 illustrations

Éditions Saint-Remi  
– 2010 –

LA COLLECTION

# *Nonni*

- I. Nonni – Premières Aventures
- II. Nonni – En Mer
- III. Nonni – A Copenhague
- IV. Nonni – Part en Suède
- V. Nonni – Jours ensoleillés
- VI. Nonni – Aventures à Skipalon
- VII. Nonni – Prisonnier
- VIII. Nonni – S'évade
- IX. Nonni – Comment Nonni trouva le bonheur

Éditions Saint-Remi  
BP 80 – 33410 CADILLAC  
05 56 76 73 38  
[www.saint-remi.fr](http://www.saint-remi.fr)

LETTRE DE M. PAUL BOURGET

de l'Académie Française

à l'auteur

*Cher Monsieur,*

*Vos récits islandais m'ont beaucoup intéressé... Vous avez reçu en naissant ce don de conter, si rare et que de très grands romanciers n'ont pas possédé, le pouvoir du récit, qui suit le mouvement de la vie et produit invinciblement la crédibilité... Cette vertu de présence, c'est la qualité maîtresse du nouvelliste. Elle est chez vous de tout premier ordre.*

*Vous m'excuserez du caractère technique et professionnel d'un compliment qui serait incomplet si je n'ajoutais pas que ce don de conter se double dans vos récits d'un autre, que j'appellerai, faute d'un meilleur mot, le don de l'atmosphère. Votre île lointaine, si mal connue en France, s'évoque, en vous lisant, avec ses paysages farouches, son Océan qu'éclaire le soleil de minuit, ses fjords, ses montagnes et la rude mais si généreuse simplicité de ses mœurs...*

*Enfin, Monsieur, la lecture de ces récits a été pour moi un enchantement, et je vous le dis en toute simplicité puisque vous voulez bien tenir à l'opinion d'un vieil ouvrier littéraire qui a trop aimé l'art de la fiction pour ne pas éprouver une vraie joie quand il découvre des oeuvres de la valeur de celle que vous venez de lui faire connaître.*

*Vous trouverez ici, cher Monsieur, l'expression de ma respectueuse sympathie.*

PAUL BOURGET.



# LA VILLE AU BORD DE LA MER

## Nonni part en Suède

---

### I. UN GRAND PROJET

Le printemps venu, on nous avertit un jour, à l'école, que nous aurions congé la semaine suivante. L'enthousiasme fut général. Seul, les dimanches et les jours fériés nous permettaient à l'ordinaire sorties en barque ou excursions dans les immenses forêts de bouleaux des environs de Copenhague.

Immédiatement après la classe, je courus donc annoncer à mon ami Valdemar la joyeuse nouvelle. En même temps, par ce radieux après-midi de mai, je le pressai de m'accompagner en promenade. Nous traversâmes la ville jusqu'à la plage de l'Oresund. La mer, comme un miroir d'argent, reflétait la vibrante lumière ; des stries d'or couraient dans les flots d'un vert-bleu.

On ne voyait sur l'eau que canots à rames où s'entassaient garçons et fillettes. Beaucoup de périssoires aussi, conduites par des adultes aux bras musclés, vêtus de tricots étroits rouges, bleus ou blancs : c'étaient les coureurs de régates. Leurs esquifs fendaient l'onde, projetant à l'avant une éblouissante écume.

Au large, vers le milieu du Sund, voiliers et vapeurs se comptaient par centaines. Seuls ces derniers avançaient ; les autres, quoique toutes voiles dehors, restaient immobiles, faute de brise ; mouettes géantes, ils semblaient planer dans la lumière blonde.

Nous allâmes, Valdemar et moi, jusqu'au bord de l'eau pour jouir du merveilleux spectacle : devant nous, une mer vivante qui nous envoyait son souffle salé ; derrière, les bois de bouleaux dans leur délicate verdure printanière.

Le long de la plage, aussi loin que portait la vue, entre le rivage et la lisière des bois, s'éparpillaient des habitations entourées de jardins ; riches villas, pour la plupart, appartenant aux opulentes familles de Copenhague.

Tant de magnificence et de charme me ravissaient. Plus je regardais la mer infinie, le va et vient des embarcations, plus je ressentais l'irrésistible envie de m'échapper en canot, comme autrefois à travers le golfe de l'Eyjafjörður, si joliment serti de montagnes. Ma conversation avec le capitaine Foss, sur la Tour ronde, me revint à l'esprit.

N'avais-je point projeté déjà de traverser le Sund et de gagner la Suède à force de rames ! Le capitaine m'en avait dissuadé ; plus fort aujourd'hui, âgé de treize ans, connaissant bien les choses de la mer, je pouvais toutefois supposer que Monsieur Foss n'y verrait plus d'inconvénient.

Ah ! que je serais heureux d'aller en Suède, soit en canot, soit dans une barque à voiles. Je me proposai d'en parler à Valdemar et de lui offrir d'être mon compagnon, comme autrefois Manni, mon jeune frère. Valdemar, il est vrai, n'avait que onze ans ; mais il était fort, intelligent et dégourdi.

Je fus m'asseoir sur le premier banc venu, face à la mer. Le petit Danois m'y suivit. « Devine à quoi que je pense, Valdemar ?

— C'est difficile vraiment...

— Je vais donc te le dire... Certaine idée me préoccupe... Un grand projet ! Je voudrais, pendant la semaine de vacances, gagner la Suède, en canot ! »

Valdemar me regarda saisi.

« Jusqu'en Suède ! s'exclama-t-il. Tu ne parles pas sérieusement, Nonni ?

— Mais si, mais si, et même je te propose une place à bord ! »

Les yeux du petit s'illuminèrent. Mon plan le tentait.

« Crois-tu, reprit-il, que nous réussirons ?

— N'en doute pas, Valdemar. J'ai couru la mer si souvent ! J'étais bien petit, cependant ! Manœuvrer un bateau, je t'assure, ne m'embarrasse guère !

— Tu sais manier la voile ?

— Oui, et ramer !

— Connais-tu la largeur du Sund, de Copenhague en Suède ?

— Une trentaine de kilomètres, m'a-t-on dit. Si le vent est favorable, cinq ou six heures suffiront.

— Et tu crois que nous pourrions accomplir le trajet aller et retour ?

— Certainement, Valdemar. Ce sera possible à deux. Tu veux être de la partie ?

— Oh ! oui, Nonni, avec plaisir ! Mais il est nécessaire de tout bien préparer à l'avance.

— C'est juste. Nous y réfléchirons. Sans doute as-tu fait cette course à maintes reprises ?

— Plusieurs fois, oui, sur un vapeur, naturellement !

— Alors, puisque tu connais le pays, tu dois venir avec moi !

— Oui, Nonni, je t'accompagnerai !

— Que je suis content, Valdemar ! Sais-tu parler le Suédois ?

— Non, mais un Danois se tire toujours d'affaire : les deux langues se ressemblent beaucoup.

— Parfait ! cela facilitera les choses ! »

Je sautai de joie et dansai autour du banc. La main en visière sur le front, je laissai mes regards errer au loin sur le vaste Sund.

Là-bas, devant nous, devait se trouver la côte suédoise. Je me fatiguai les yeux à vouloir la découvrir ; me haussant le plus possible sur la pointe des pieds, je cherchai dans le lointain.

Un lourd cargo, en route pour la Suède, m'indiquait la situation approximative du port.

Enfin, j'aperçus derrière la puissante masse d'eau une ligne sombre, un trait à peine perceptible au fond de l'horizon : la côte suédoise, c'est sûr, pensai-je.

Valdemar et le capitaine Foss m'avaient prévenu que la route était longue, extrêmement longue... Pourrions-nous, avec une barquette, munis de nos seules rames, franchir une telle distance ? Je commençais à en douter ! Si, au milieu du Sund, las, à bout de forces, nous nous voyions dans l'impossibilité de continuer ? Surpris par un orage ou par le brouillard, que deviendrions-nous ? Un courant nous entraînerait-il, quel serait notre sort ? Cela

donnait à réfléchir ! Je restais irrésolu. Bientôt, cependant, j'eus honte de mon hésitation. Un grand garçon devait-il s'inquiéter de la sorte et céder à la peur ?... Pourquoi n'entrevoir que les difficultés ? Quand on a treize ans, on doit savoir les vaincre ! Munis à la fois de rames et de voiles, si le vent ne nous était pas trop défavorable, nous franchirions vite les trente kilomètres. Que survienne un accident — tout arrive ! — eh bien ! un des nombreux vaisseaux sillonnant le Sund nous porterait secours. Je m'absorbai dans ces pensées, le regard toujours fixé vers le but de mes désirs : la côte lointaine !

Immobile sur le banc, Valdemar semblait grave, lui aussi. On pouvait lire sur son visage un commencement de crainte et de découragement.

Je l'interrogeai : « Tu n'as pas peur, Valdemar ? »

Un peu hésitant, il répliqua : « Si tu ne crains rien, moi non plus. »

— Rien, Valdemar ; tu verras que nous atteindrons facilement le but. »

De toute évidence, le courage de mon petit ami dépendait du mien. Je me promis d'être très brave, de l'être pour deux !...

Comme tant de fois déjà, je lui racontai mes expéditions en canot et mes aventures multiples en Islande. « Nous ferons cela, Valdemar, tu verras, ajoutai-je, c'est merveilleux ! D'ici la Suède, en réalité, quoi de plus simple ; la route et la côte suédoise te sont familières ! Nous trouverons aisément un point favorable pour atterrir, je suppose ? »

— Près de Malmö, oui. Je connais cet endroit ; viens, je vais te le montrer. »

Nous grimpâmes sur le banc et Valdemar m'indiqua du doigt, à l'horizon, la ligne sombre que j'avais aperçue. « Tu vois les petits points noirs, juste en face ? »

— Je crois distinguer quelque chose, en effet.

— Eh bien ! c'est Malmö. Une charmante ville ; nous ne saurions débarquer en un site plus agréable !

— Quel bonheur, Valdemar, que la ville soit jolie ! Nous la visiterons... Comment est la route jusqu'à Malmö ? Il n'y a pas d'écueils dans le Sund ?

— Non, non, les barques passent facilement ; seuls les vaisseaux de fort tonnage éprouvent parfois quelque difficulté pour naviguer. »

Tandis que nous causions, je découvris, un peu vers la droite, au milieu du Sund, un bouquet d'arbres surgissant des eaux. De terre nulle trace !... N'était-ce pas singulier ! Je questionnai mon camarade.

« C'est l'île de Saltholm, Nonni. »

— Une île ! Pourquoi n'aperçoit-on que des arbres ?

— Le sol reste invisible, car il est au-dessous du niveau de l'eau. Ainsi, les arbres semblent s'élever directement de la mer. La Saltholm n'est pas grande ; on peut la traverser en quelques minutes.

— En effet ! Je pense qu'elle n'a pas d'habitants ?

— Non, seuls quelques paisibles moutons la peuplent, paraît-il. Est-ce exact ? Je ne puis l'affirmer !

— Oh ! si c'était vrai, Valdemar !... Nous débarquerions sur une île déserte comme Robinson Crusoë ! Pour étancher notre soif, nous aurons toujours la ressource de traire les brebis et de boire leur lait succulent ! »

Valdemar me regarda surpris. Il ignorait cette pratique commune dans nos campagnes islandaises. Je promis de lui prouver, sur la Saltholm, que je parlais sérieusement...

Il me crut alors et se réjouit de faire escale dans l'île solitaire.

« Tu peux y compter, Valdemar ! » affirmai-je. Tout joyeux, nous sautâmes du banc et courûmes au bord de l'eau. Des vaguelettes se jouaient sur le sable d'or.

« Comme la mer est tentante ! dis-je. Quel dommage de ne pouvoir partir tout de suite !

— Oui, si nous avions un canot !

— J'y ai déjà pensé, Valdemar. Où trouver une embarcation passable ? »

C'était à cette heure la première et la plus importante question pour nous. Je regardai mon camarade d'un air interrogateur.

Le petit garçon était de bon conseil ! « Nous aurons bientôt notre affaire, reprit-il. Vois tant et tant d'embarcations sur l'eau. C'est dans le Holmens-Kanal que se trouve le choix le plus considérable.

— Même des enfants de notre âge ?

— Sans doute, Nonni, tout le monde peut louer un canot. Les garçons qui rament là-bas ont, en bon nombre, emprunté le leur au Holmens-Kanal.

— Alors, mon ami, rendons-nous vite là-bas et visitons les barques. Pour un long voyage, tous les bateaux ne sont pas également convenables : il en faut un solide. »

Valdemar fut de mon avis. Nous nous hâtâmes de rentrer en ville, désirant retenir à l'avance notre embarcation.

En route, nous refîmes notre plan de voyage.

Mon petit camarade avait la certitude que nous obtiendrions un canot ! « Ce n'est pas tout, dis-je. Nous devons emporter lignes et hameçons pour pêcher, une lampe à alcool et une poêle pour faire frire le poisson. C'est si bon, Valdemar, des poissons presque vivants encore ! Crois-tu possible de nous procurer tout cela ?

— C'est admirable, Nonni ! En cas de nécessité, nous tirerons notre nourriture de la mer !

Dans un si grand voyage, tant de choses sont à craindre !

— Sans doute, et la précaution ne serait pas superflue d'ajouter un petit revolver.

— Un revolver ! reprit Valdemar sursautant. Qu'avons-nous besoin de revolver, Nonni ?

— Besoin ? mon ami... Imagine qu'on nous attaque et que nous soyons obligés de nous défendre ? »

Valdemar devint pensif. Je m'empressai de le rassurer.

« Ne prends pas mes paroles à la lettre, mon ami. Tout au plus s'agit-il, non d'un vrai revolver, mais d'un pistolet à air comprimé, sans balles, bien entendu. Il doit simplement effrayer par le bruit.

Peut-être nous en servirons-nous en mer ou sur la Saltholm. Où pourrions-nous bien dénicher cela ?

— Je ne sais trop, Nonni. Mais écoute ! Dans notre école, un garçon doit avoir cette arme.

Peut-être me la prêtera-t-il, si je lui donne de l'argent ou si je lui fais un cadeau. »

Je suggérai à Valdemar de lui porter un gâteau Napoléon.

« C'est entendu, Nonni. Alors, il me la donnera, j'espère. »

Question réglée. Les aliments les plus nécessaires, nous les obtiendrions aisément. Il ne restait plus à décider que d'une chose : du bateau !

Valdemar m'avait affirmé que nombreuses étaient les embarcations à louer dans le Holmens-Kanal. Nous allions nous en rendre compte car, justement, nous arrivions au petit embarcadère.

## II NOUS RÉUSSISSONS

Retenues par des chaînes et rangées le long du quai, une quantité de barques se balançaient sur l'eau. Contre un mur tout proche s'abritait une maisonnette, sorte de guérite, longue et basse.

Mon compagnon me l'indiqua : « Voici demeure du propriétaire. »

Avançant de quelques pas, nous frappâmes à la porte.

Immédiatement, à la petite fenêtre, composée d'une seule vitre, parut une figure barbue. Peu après, l'homme tout entier sortit et vint à nous.

C'était un vieux marin bronzé, de robuste stature : un vrai loup de mer. Le torse moulé dans un maillot de laine, il portait un béret, également bleu foncé. A son doigt brillait une bague d'or, très épaisse, comme en ont tous les anciens matelots. Son aspect énergique, intelligent, disposait à croire qu'il avait rempli les fonctions de pilote. Je le saluai poliment.

« Bonjour, Monsieur le pilote. Avez-vous un le bon bateau à voiles ? Nous désirerions faire un petit voyage en mer.

— Venez voir vous-mêmes », répliqua-t-il brièvement.

Nous emboîtâmes le pas, derrière lui, vers un endroit où se trouvaient amarrés une douzaine de petits bateaux, vieux et neufs, peints de couleurs différentes. Sur chacun d'eux, à la poupe, le nom se détachait en lettres d'or : Cygne, Mouette, Baleine, Dauphin et Gudrune, Edda, Saga, bien d'autres encore.

Je sautai vivement dans le premier pour le sonder avec soin. Mât, voiles, gouvernail, rames, tout était dans un ordre parfait. Il y avait même un seau à puiser.

Je visitai de la sorte plusieurs embarcations. Deux ou trois me plurent beaucoup.

A la fin, je me décidai pour l'Edda. De structure plus fine, elle possédait néanmoins la grandeur voulue. Je criai vers le matelot : « C'est l'Edda qui me convient le mieux. Elle tient bien l'eau, j'espère ?

— Oui, oui, mon jeune ami ! L'Edda est un petit voilier robuste et rapide.

Je remontai sur la berge et tout de suite m'informai : « Combien demandez-vous par heure ? »

— Un mark.

— Et pour la journée ?

— Trois talers.

— Pour deux jours ? »

L'homme me regarda surpris : « Pour deux jours, j'exigerais cinq talers. Entreprenez-vous une si longue traversée ? »

— Nous pourrions rester deux bons jours.

— Où voulez-vous aller, si je ne suis pas trop curieux ?

— Nous pensons nous rendre à Malmö. »

Le marin nous mesura du regard, puis s'enquit : « Savez-vous bien manier un bateau ? »

— Oui, Monsieur le pilote.

— Quel âge as-tu ?

— Treize ans.

— Et ton camarade ?

— Onze. »

De nouveau, l'homme nous fixa, surtout Valdemar, puis il réfléchit et, secouant la tête, conclut d'un ton décidé : « Cela ne va pas. Vous êtes trop jeunes. Impossible d'entreprendre à vous seuls une telle course : plus de 30 kilomètres ! »

Non, vous n'obtiendrez pas de canot de moi pour cette équipée.

« Monsieur le pilote, j'ai souvent fait voile bien plus loin, répliquai-je. Vous n'avez rien à craindre ! »

— Je connais mon affaire, mon petit. Une fois, j'ai prêté mon bateau à trois garçons, plus vieux que vous. Eux aussi allaient en Suède. Subitement, le brouillard s'est levé ; ils furent heurtés par un vapeur et n'ont pu en réchapper. Jusqu'à ce jour, je n'ai pas vu trace de mon bateau.

— Nous saurons nous garder des vapeurs, Monsieur le pilote !

— Non, mon ami ; rien à faire. Allez en Suède si vous y tenez, mais pas avec une de mes barques. Ah ! sur la côte danoise, je vous en loue une chaque jour, si vous le désirez. »

Il eût été vain d'insister. Nous prîmes congé et nous éloignâmes.

Valdemar avait perdu son entrain. Il croyait si fermement découvrir n'importe où cette barque dont nous avions besoin ! Et voilà, d'un seul coup, nos projets réduits à néant ! D'autre part, l'aventure tragique relatée par le marin, l'impressionnait. « C'est bien dommage, Nonni ! murmura-t-il. Où donc louer une barque ? Peut-être aussi, le brouillard venant à nous envelopper, notre position deviendrait-elle dangereuse ? On ne sait plus où l'on est ; on ne voit plus rien ; dans ce cas, le risque de collision est grave.

— Oh non, Valdemar ! dis-je pour le calmer. Les moyens de défense ne manquent pas ! Nous prendrons une petite boussole ; avec elle, nous trouverons notre route, même dans la brume ! Quant aux navires, pour les éviter, quoi de plus simple : souffler du cor. Nous en aurons un et ferons beaucoup de bruit ; les vaisseaux entendent et veillent à ne pas renverser les petites embarcations. Barques et voiliers se servent toujours du cor pour éviter les naufrages.

Valdemar demeurait soucieux. Divers cas de noyades, dues à des abordages, lui revinrent en mémoire. Il me demanda si je n'avais pas peur ?

« Pas le moins du monde. J'étais si fréquemment sur mer en Islande, qu'il m'est arrivé bien des accidents. Tu peux m'en croire, Valdemar, un malheur survient-il, c'est la plupart du temps ; que les garçons ne connaissent rien à la navigation.

— J'ai grande confiance en toi, tu sais ! » s'écria le petit.

Non sans plaisir, je remarquai qu'il était enfin tranquillisé. Après un court instant de silence, je revins à la question palpitante : « Où pourrions-nous bien découvrir cette barque ? N'as-tu pas un ami, ou quelqu'un de connaissance pour nous en céder une ? »

Valdemar se tut, puis joyeusement : « Si ! J'ai trouvé, Nonni ! Parfois : je visite une famille de matelots dans le Nouveau Port. L'homme s'appelle Petersen. Il a navigué bien longtemps. Possesseur d'une jolie barque, je crois qu'il nous la prêtera volontiers.

— Ce serait magnifique, Valdemar ! Viens voir tout de suite. »

Aussitôt dit, aussitôt fait. Un quart d'heure après, nous avions atteint le Nouveau Port. Valdemar me conduisit à l'endroit du quai où le canot, rivé à sa chaîne, se dandinait mollement. Nous y entrâmes pour l'examiner à fond. Il semblait fait pour notre projet. Et quel joli nom, préféré des Danois, pour leurs vaisseaux de tout rang : *Laura* !

Sans perdre une minute, nous nous rendîmes chez le propriétaire. Il habitait dans le voisinage.

Valdemar ne doutait pas du succès de notre démarche. « Si Monsieur Petersen pouvait être chez lui, nous en aurions une chance ! » répétait-il. C'était son expression familière, dans ses moments d'allégresse.

Nous nous trouvâmes bientôt devant le logis du vieux marin. Mon compagnon frappa. « Entrez », répondit une voix de basse.

— C'est lui », chuchota Valdemar joyeux.

Nous entrâmes. Toute la famille se trouvait réunie. Reçus aimablement, l'on nous pria bientôt de nous asseoir.

« Tu as, je vois, un nouvel ami, Valdemar, commença le brave homme. Comment s'appelle ton camarade ?

— Nonni. Il est Islandais et réside actuellement à Copenhague.

— Ah ! tu es Islandais, me dit le vieillard en me tendant la main. Je connais bien l'Islande. J'y suis allé à plusieurs reprises. Où demeures-tu ?

— A Akureyri, dans l'Eyjafjörður, au nord de l'île.

— Oui, oui. Une ou deux fois, nous y avons séjourné. Voici longtemps déjà ; tu n'étais pas encore né... Quand es-tu arrivé à Copenhague ?

— L'automne dernier !

— Ah ! sur quel bateau ?

— Le *Valdemar de Rönne*.

— De Bornholm ! Un simple voilier. Et Foss en était capitaine ?

— Oui. »

Je m'étonnai de voir l'homme si parfaitement informé. Au fait, n'avait-il pas passé toute sa vie sur l'eau ! Il s'enquit du but de notre visite.

Je me tus et regardai Valdemar. « Nous avons un grand service à vous demander, Monsieur Petersen, répondit-il.

— Un service ?... Bien !... Et quel service ?

— Nous désirerions avoir la *Laura* pour une couple de jours.

— La *Laura* !... Pour une couple de jours encore !... Où voulez-vous aller ?

— En Suède !

— En Suède... Mais où, en Suède ?

— A Malmö.

— Vous voulez traverser le Sund jusqu'à Malmö ? Qui vous accompagne ?

— Personne. Nous irons seuls.

— Seuls jusqu'à Malmö !... C'est bien loin pour vous deux, et ce n'est guère facile !

— Nonni sait très bien ramer et manœuvrer les voiles. »

La conversation s'engagea avec moi.

« Tu es un bon petit matelot et tu veux essayer d'aller à Malmö dans une simple barque ?

— Oui, il n'y a guère plus de 30 kilomètres !

— Tu imagines donc que 30 kilomètres, dans un canot, ce n'est rien ? Dis-moi, sais-tu réellement te servir des voiles ?

— Oh ! oui, j'en ai souvent usé dans l' *Eyjafjördur*.

— Alors, permets-moi de t'interroger... Que fais-tu quand le vent s'élève soudain ?

— Je descends le hunier. Le vent souffle-t-il plus fort, je roule toutes les voiles.

— Comment marches-tu contre le vent ?

— Je louvoie.

— Et quand le vent chasse de côté ?

— Je continue à louvoyer.

— Que ferais-tu par une lame de fond ?

— Je ramerais de face, afin qu'elle ne vienne pas battre les flancs du canot.

— Si le brouillard se lève ?

— Je hisse la petite voile, avance lentement et sonne du cor tout le temps.

— Peux-tu souffler assez fort du cor dans le brouillard ? demanda-t-il, mi-sérieux.

— Cela ne m'a jamais gêné en Islande, la brume fut-elle épaisse ; tous les navires m'entendaient.

— Bien, très bien. Ton examen est terminé. Je vous prête la *Laura*, mais à condition que le temps soit favorable. »

Valdemar et moi prîmes les mains du bon vieux et les serrâmes de tout cœur ; nous ne savions comment le remercier. Derechef, il nous donna quelques conseils. « Votre plan est un peu hardi, conclut-il, mais si vous êtes prudents, tout ira bien. Il y a du danger partout, même sur la terre ferme. Assaillis par une tempête, descendez aussitôt les voiles et servez-vous des rames, toujours face aux vagues. Deviendrait-elle bourrasque, vous rencontrerez, je veux le croire, un vaisseau pour vous venir en aide. A Malmö, dès l'entrée du port, voyez le gardien : il vous donnera les indications à suivre... Encore une chose que j'oubliais : Veillez bien sur la *Laura* ! »

Nous promîmes d'être fidèles à toutes ces recommandations. Je demandai encore à Monsieur Petersen : « Combien de temps nous faudra-t-il avec la *Laura* pour atteindre Malmö ?

— Cela dépend. Avec vent debout, une demi-journée suffira. Nul besoin de vous presser. Arrêtez-vous donc à l'île de Saltholm, ne serait-ce que vous cuire votre repas et vous détendre un peu.

— Nous nous le sommes proposé, remarqua vivement Valdemar.

— C'est une bonne idée, mes enfants. Je vais vous dire encore quelque chose : quand vous serez à Saltholm, si vous êtes surpris par un fort vent, attendez et, au besoin, revenez à

Copenhague. Je vous souhaite de pouvoir arriver à Malmö...  
Quand pensez-vous partir ?

— La semaine prochaine, répondis-je. Nous avons des vacances.

— Bien. Vous m'avertirez la veille, pour que je mette la barque en état. »

La conversation était terminée. Valdemar et moi nous sentions heureux comme des conquérants après une victoire. Nous avions en plus un grand avantage, car Monsieur Petersen ne voulait pas nous prendre de location. Nous partîmes de chez lui enthousiasmés.

Une autre difficulté ne tarda pas à se présenter à mon esprit : Monsieur Grüder me donnerait-il la permission d'aller en mer et Valdemar aurait-il celle de m'accompagner ?

Le grave docteur Grüder était plutôt sans indulgence pour de tels projets. « Je sais ce que je vais faire, soufflai-je à Valdemar. Je demanderai Grand'Rue si je puis passer mes vacances dans la famille Brynjúlfsson.

— A quoi cela te servira-t-il, Nonni ?

— Beaucoup, tu vas voir ! Si je loge chez le professeur, sa seule autorisation me suffit.

— Ah ! je comprends ! Mais es-tu certain que notre voyage aura l'agrément de Monsieur Brynjúlfsson ?

— Sans nul doute ! Il est Islandais ; chez nous, les enfants jouissent de beaucoup de liberté.

— Tu as bien combiné les choses, Nonni ! A présent je crois notre promenade en Suède assurée. Que Monsieur Brynjúlfsson acquiesce, ma mère à son tour permettra. » Nous nous séparâmes enchantés.

Je me gardai bien, les jours suivants, de parler à la pension de quoi que ce fût. Simplement, j'allai trouver le docteur Grüder au sujet de ma semaine de congé ; volontiers il consentit à ce que je demeure chez mes compatriotes. Bientôt, je me rendis à la Dossering, pour annoncer ma visite prochaine. Le professeur me souhaita la bienvenue et m'invita pour toutes les vacances. Quand je l'informai de mes projets de voyage, il s'enquit minutieusement

---

de nos préparatifs et m'interrogea sur mes connaissances et mon expérience dans l'art de la navigation.

Sans difficulté, il me donna le droit de partir, ajoutant même ses vœux de complète réussite.

Il n'y a pas de danger réel, dit-il, à condition d'être prudent. Prenez le temps nécessaire, deux jours, s'il le faut. Vous coucherez à Malmö, pour vous bien reposer et reviendrez tranquillement le lendemain.

Tout heureux, je courus en hâte chez Valdemar. Sa mère, pleinement rassurée, souscrivit à notre programme.

La veille du départ, nous avertîmes Monsieur Petersen que nous espérions nous mettre en route à l'aube prochaine. Déjà nous tenions en réserve le nécessaire : provisions de bouche, boussole, revolver, un cor pour le brouillard, une lampe et de l'alcool, des imperméables... Tout y était !...

## TABLE DES MATIÈRES

LETTRE DE M. PAUL BOURGET .....	3
I. UN GRAND PROJET .....	5
II NOUS RÉUSSISSONS.....	12
III. VOYAGE ENSOLEILLÉ.....	20
IV. SUR LA SALTHOLM.....	29
V. LES MOUTONS SAUVAGES ET LEUR GARDIEN.....	34
VI. NOTRE EMBARCATION DISPARUE SANS LAISSER DE TRACES...	44
VII. ASSAILLIS PAR LES MOUETTES LES MERVEILLES DU FOND DE LA MER .....	52
VIII. VISITE AU VAISSEAU FANTÔME.....	59
IX. COMBAT AVEC LES ECUMEURS DE MER.....	67
X. DÉBARQUEMENT EN SUÈDE .....	78
XI. LES LUMIERES MYSTÉRIEUSES .....	86
XII. DANS LA MAISON FORESTIÈRE.....	95
XIII. A MALMÖ. — RETOUR AU DANEMARK .....	105